

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certains pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

I

QUELLE ÉTAIT LA VIE DE CHATEAU EN L'AN DE
GRACE 1620

Des lampes à trois becs, soutenues par des chaînes tombant

arrivés par une porte basse donnant sur une des cours du château.

Deux larges portes, à doubles battants, garnies de lourdes tapisseries, s'ouvraient à la gauche et à la droite de l'estrade; du plafond, éclairait la table des serviteurs de leur lumière celle de droite s'ouvrit et un majordome, le même qui se tenait



Que votre volonté soit faite ! monseigneur ; vous êtes le maître, je ne puis, moi, que vous obéir.

fameuse ; pour les maîtres, des clerges de cire brûlaient dans de massifs chandeliers d'argent.

La même distinction s'observait pour les mets, viandes et légumes ; aux serviteurs, des viandes communes, simplement accomodées, mais en grande quantité ; aux maîtres, tout ce que l'art gastronomique du XVII^e siècle pouvait inventer de fin, de délicat, de succulent.

Les domestiques et les serviteurs entrèrent d'abord dans la salle ; chacun d'eux se plaça silencieusement devant la place qui leur était réservée, attendant, debout et respectueux, avant de s'asseoir sur le banc qui servait de siège, les vassaux étaient

précédemment à l'entrée du château, parut, suivi d'un valet qui annonça successivement :

- Monsieur le comte du Luc.
- Madame la comtesse du Luc.
- Mademoiselle Diane de Saint-Hyrem.
- Le révérend Robert Graindorge.

Chacune des personnes annoncées s'avança, salua gravement et prit place.

Le comte Olivier du Luc, au milieu, la comtesse à sa droite, Mlle de Saint-Hyrem à sa gauche, puis, à un angle, le révérend Robert Graindorge, et, en face de lui, messire Restout, le majordome.

Plusieurs domestiques entrèrent ensuite et se tinrent derrière leurs maîtres, attendant leurs ordres.

Le révérend prononça une courte allocution, puis chacun s'assit, et le repas commença.

Le comte Olivier du Luc avait trente-deux ans à peine ; c'était un cavalier de taille haute, bien pris, élégant et solide ; dans tous ses mouvements, dans tous ses gestes, on sentait un corps rompu aux exercices les plus rudes ; ses traits fins, réguliers, énergiques, ses yeux noirs, bien ouverts, pleins de feu, regardaient en face ; ses cheveux bruns, séparés selon la mode du temps, retombaient en longues boucles sur ses épaules, et ajoutaient encore à la grâce sympathique répandue sur toute sa personne ; une fine moustache, coquettement relevée, traçait une ligne de bistre au-dessus de sa lèvre supérieure, et laissait voir les dents éblouissantes qui meublaient sa bouche légèrement sensuelle.

En somme, c'eût été un gentilhomme accompli, sans une expression de constante hésitation répandue sur son visage et qui, parfois, imprimait à sa physionomie un cachet de faiblesse étrange mêlé à une résolution presque cruelle.

Jeanne de Latour de Fargis, comtesse du Luc, avait vingt-cinq ans, elle en paraissait à peine vingt ; blonde comme un bouquet d'épis mûrs, mignonne et frêle comme une Péri, quand ses grands yeux bleus et rêveurs se fixaient sur le visage de son mari, on y lisait un bonheur ineffable en même temps qu'une abnégation complète ; sa bouche gracieuse ne s'entr'ouvrait que pour laisser échapper un sourire ou une parole bienveillante ; un tel parfum de chasteté était répandu sur toute sa personne, que sa vue inspirait à la fois l'admiration et le respect.

Mariée depuis sept ans au comte du Luc, elle l'avait rendu père d'un chérubin dont tous deux étaient fous. Bien que leur union eût été une union comme on en concluait et comme on en conclut encore tant dans le monde aristocratique, elle aimait son mari tout autant qu'au premier jour, c'est-à-dire avec passion.

Quant à Mlle Diane de Saint-Hyrem, elle formait un contraste frappant avec la comtesse du Luc, et cela au moral comme au physique.

C'était une grande et belle personne de vingt-trois ans, au port de déesse, à la démarche majestueuse ; chacun de ses regards inspirait l'amour ; chacun de ses mouvements respirait la volupté. Brune et pâle à la fois, elle semblait une de ces statues vivantes que l'art grec, si réellement humain, savait seul créer, et dont les Phidias et les Praxitèle ont emporté le secret.

Son œil noir, plein d'éclairs, couronné de sourcils tracés comme au pinceau, fascinait et implorait à la fois ; il y avait dans son essence quelque chose d'incompréhensible qui dominait, attirait et repoussait en même temps ; sa chevelure d'un noir velouté tombait en une profusion de boucles frisées et frisées sur ses épaules blanches et polies comme l'albâtre ; sa voix douce, suave, mélodieuse, prenait, quand un sentiment intérieur l'agitait, des intonations nerveuses et saccadées qui faisaient froid au cœur ; le regard félin qui filtrait calmement à travers ses longs cils de velours, se fixait avec une expression singulière sur les personnes auxquelles elle s'adressait.

C'était une étrange nature.

Orpheline et sans fortune, elle avait été élevée presque par charité, dans le même couvent que la comtesse, laquelle, catholique d'origine, n'avait changé de religion que le jour de son mariage ! Jeanne de Fargis s'était, toute jeune encore, sentie attirée vers cette enfant si belle, si malheureuse, si abandonnée ; elle s'était éprise pour elle d'une sincère et profonde amitié.

Diane de Saint-Hyrem répondit avec empressement à ses avances ; elle employa toutes les séductions dont la nature l'avait douée si généreusement, pour captiver sa nouvelle amie. Elle vint aisément à bout de sa constante et blonde compagne, si bien que, le jour où celle-ci sortit du couvent pour se marier, elle mit pour première condition de ce mariage la présence de mademoiselle de Saint-Hyrem. Une fois Diane hors du couvent, Jeanne ne voulut plus se séparer d'elle : faire sa partie dans ce duo d'innocente tendresse ; prodiguer à son amie les assurances de sa reconnaissance et de son dévouement fut une tâche facile pour l'orpheline, recueillie et sauvée de la misère. C'était pour elle un bonheur incertain ; son avenir écarcé de nuages sombres commençait à s'éclaircir.

Mademoiselle Diane de Saint-Hyrem ne possédait pour toute famille qu'un frère, nommé Jacques, beau et élégant jeune homme, son aîné de quelques années.

Comment vivait-il, lui qui n'avait pas plus de fortune que sa sœur ? Nul ne le savait.

Toujours était-il que parfois on le rencontrait dans un dénuement pire que la misère avouée, parfois aussi il jetait l'or par les fenêtres du plaisir et de la folie ; ses meilleurs amis, ses compagnons les plus familiers, le regardaient comme une énigme ambulante.

Le comte de Saint-Hyrem, on l'appelait ainsi, voyait rarement sa sœur ; bien que regu à bras ouverts par le comte Olivier du Luc, il ne lui faisait pas de fréquentes visites. Sans s'en rendre compte, les deux époux éprouvaient une répulsion invincible pour lui. À sa vue, la comtesse tressaillait ; elle frissonnait comme à la vue d'un reptile.

Quoique les seigneurs de Mauvers se gardassent bien de laisser échapper la moindre marque de leur antipathie pour le comte, le jeune homme, cependant, se trouvait mal en point en leur présence.

Avait-il deviné cette répulsion si bien dissimulée ? sa sœur, plus adroite, plus rusée, l'en avait-elle averti ? De toute façon ses visites devenaient de plus en plus rares. Depuis près d'un an, Jacques de Saint-Hyrem n'avait pas mis le pied au château.

Quant à présent, nous passerons sous silence le portrait du révérend Graindorge que nous retrouverons à son heure.

Le repas commença et continua silencieusement ; à peine les convives du haut bout de la table échangeaient-ils quelques paroles de politesse et de courtoisie ; les domestiques, tous nés sur les terres ou dans la maison du comte du Luc, assouplis à la stricte discipline observée dans la famille, mangeaient et buvaient sans troubler leurs seigneurs.

Au moment où les sucreries et les confits parurent, le majordome fit un signe ; à ce signe les serviteurs se levèrent, quittèrent la table et se retirèrent en silence.

À son tour le majordome se préparait à sortir.

Le comte l'arrêta du geste.

Le serviteur s'inclina, attendant que son maître l'interrogeât.

— Maître Restout, dit le comte, deux mots.

Le majordome s'avança.

Son maître reprit :

— Avez-vous visité mes écuries aujourd'hui ainsi que je vous l'avais recommandé ?

— Oui, monseigneur.

— Parmi mes courtisans, quel est celui qui se trouve le mieux en point ?

— Roland.

— Bien... Donnez vos ordres pour qu'il soit sellé et harnaché.

— Sur-le-champ, monseigneur ?

— Non pas... Ce soir à dix heures, devant les grands appartements... qu'on ait soin de mettre les pistolets aux fontes.

Maître Restout s'inclina.

— Attendez ! Quelle heure est-il ?

— Huit heures.

— Dans une demi-heure La Jeunesse et La Branche, mes deux maîtres piqueux, se rendront à Morsang chez le comte de Chermont, avec la demi-moute accouplée et six valets de chiens.

— A quelle heure faut-il qu'ils soient rendus ?

— A minuit au plus tard.

— Cela sera fait, monseigneur.

— Inutile de prendre des chevaux de rechange ; M. de Chermont a des écuries superbes et bien garnies ; La Jeunesse et La Branche s'entendront avec les piqueux du comte pour faire le bois et placer les relais.

— S'il s'élève quelque contestation entre les deux services ?

— Mes gens céderont toujours à ceux de M. de Chermont ; du reste, maître Restout, voilà une observation bien mal venue, le comte ayant dû donner à ses gens les ordres que je vous donne. Allez maintenant.

Le majordome ne répondit pas une syllabe, salua et sortit.

— Vous vous absentez, monsieur ? demanda la comtesse à son mari.

— A mon grand ennui, ma chère Jeanne.

— Qui vous y force ?

— Les bien-séances. Le comte de Chermont est un vieil ami de mon père ; il vient de m'inviter à courre un cerf, en sa compagnie, dans la forêt de Sainte-Geneviève ; nous serons là force gentilshommes des premières maisons de France. De tous côtés on me reproche ma sauvagerie. Vous savez, ma chère, ajouta-t-il avec un tendre sourire, vous savez pourquoi et pour qui je m'obstine à demeurer clos et retraits dans ce château.

— Oui, et je vois avec peine que vous vous en éloignez.

— Cette fois je n'ai pu refuser.

— Et demeurerez-vous longtemps absent ?

— Trop longtemps à mon gré, quoique cette absence soit de courte durée.

— Un jour ? demanda la comtesse d'une voix tremblante.

— Non, Jeanne, répliqua Olivier du Luc en lui prenant la main, trois ou quatre jours.

— Tant que cela ?

— Au plus !

— C'est bien long ! murmura-t-elle avec un doux regard.

— Sur mon honneur ! voilà trois mots qui me vont à l'âme, fit gaiement le comte ; je vous en remercie ; mais, je vous le répète, c'est à mon corps défendant que j'ai accepté cette partie. Refuser eût été plus qu'une impolitesse.

— Vous dites vrai ; pardonnez-moi, Olivier, je suis folle de m'inquiéter ainsi.

Le comte lui baisa la main, et la conversation prit un autre tour.

Durant l'explication donnée par le comte à Mme du Luc, Diane de Saint-Hyrem, imitant la sage réserve des autres convives, n'avait pas prononcé une parole ; seulement son regard était resté rivé sur le visage de M. du Luc avec une fixité indéfinissable. Lorsque celui-ci se tut, elle baissa la tête en murmurant.

— Il ment ! où va-t-il ?

Comme s'il eût voulu réduire à néant cette accusation silencieuse, muette, le comte, coupant court à la conversation devenu plus intime, s'écria tout à coup :

— Par ma foi ! vous l'emportez, comtesse, et quoique vous me laissiez libre d'agir à ma guise, peut-être même à cause de cette liberté que vous m'accordez, je n'irai pas à cette chasse.

— Quo dites-vous, mon ami ?

— Oui ! foie d'un plaisir que vous ne devez point partager, ma chère Jeanne, ce départ vous peine, je vais le décommander.

A ces mots, à cette réponse, Mlle de Saint-Hyrem ne donna ni signe de joie, ni marque de mécontentement.

Mais Mme du Luc répartit vivement :

— Je vous sais mille fois gré, mon ami, de me faire ce sacrifice ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais à mon tour je vous engage à vous rendre à cette partie de chasse.

— Vous me renvoyez, Jeanne, fit du Luc avec un de ces légers mouvements de doute qui étaient si naturels chez lui ; c'est vous qui me...

— Moi-même.

— Pour quelle raison, ma mie ?

— Par la raison que vous me donniez tout à l'heure, ce serait une grave impolitesse faite à M. le comte de Chermont.

— Bast ! ce noble seigneur chassera sans moi ; de mon côté, si je veux chasser, n'ai-je pas autour de mon château des bois qui fourmillent de gibier ? Décidément je reste.

— Monsieur le comte pourrait envoyer un courrier à M. de Chermont, dit timidement le chapelain, qui, pour la première fois, prit part à la conversation de ses maîtres.

— En effet, dit le comte du Luc.

Et il allait s'adresser à un de ses laquais, lorsque Diane de Saint-Hyrem l'arrêta.

— Ne serait-ce pas agir avec un peu trop de sans-façon ? dit-elle d'une voix légèrement ironique.

— M. de Chermont m'excusera.

— Faites mieux, monsieur le comte ; il y a tout au plus trois lieues de Mauvers à Morsang.

— A peine. Eh bien ?

— Trois lieues pour aller, trois pour revenir, c'est bien peu de chose pour un cavalier comme vous, monsieur le comte.

Elle l'observait en dessous.

Le comte donna dans le piège, et s'écria :

— Voilà qui est bien dit. Je monte en selle, je vais et je reviens.

— J'avais raison, pensa Diane.

— Mais quel prétexte d'aller là-bas pour revenir si vite ? demanda tristement Mme du Luc qui, malgré ses instances apparentes, n'avait point perdu l'espoir de garder le comte.

— Un prétexte bien simple, répondit Diane.

— Lequel ?

— Tu es malade, ma belle Jeanne.

— Malade ? interrogea le comte avec vivacité.

Oh ! presque rien, monsieur, dit Jeanne embrassant Mlle de Saint-Hyrem ; ton amitié pour moi peut seule te rendre aussi prévoyante, ma Diane, merci.

— Console-toi, folle, répartit la jeune fille de sa voix la plus câline, votre séparation n'est pas longue ; ton beau chevalier te reviendra dans la soirée. Est-tu contente ?

— Contente et heureuse.

M. du Luc se tourna vers le valet immobile derrière son siège.

— Les chiens au chenil, lui dit-il; la meute ne sort pas; seulement, qu'on me selle Roland sur-le-champ; je pars dans quelques instants; allez!

Le valet obéit.

— Vous reviendrez? demanda Jeanne.

— Au plus vite, ma chère; plus tôt je partirai, plus tôt je serai de retour.

— Vous ne quitterez pas Mauvers avant d'avoir embrassé votre fils.

— Je m'en garderai bien, son baiser m'est aussi cher que votre adieu.

— Parlez ainsi, mon Olivier, je ne suis pas jalouse.

Diane de Saint-Hyrem était pâle. Quoi qu'elle fit pour dissimuler la violence de son émotion, elle n'y parvenait qu'imparfaitement.

Elle était jalouse, elle, mais de qui?

Le révérend Graindorge s'en doutait un peu, aussi la dévorait-il des yeux.

On se leva de table.

— Je saurai pourquoi il sort ce soir... Je saurai où il va, pensait Mlle de Saint-Hyrem tout en acceptant le bras du comte du Luc.

Puis, se tournant vers Jeanne qui la suivait appuyée sur la main du chapelain, elle ajoutait gaîment.

— Et de moi, est-tu jalouse, ma Jeanne?

Tu es mon amie, ma sœur, et je t'aime, répondit Mme du Luc.

Le comte pressa le pas.
On sortit du réfectoire.

II

OU IL EST PROUVÉ QU'UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN

Une demi-heure plus tard, le comte du Luc, monté sur Roland, quittait son château dont le pont-levis se relevait derrière lui.

Mais, au lieu de suivre la crête de la colline, chemin le plus direct pour se rendre à Morsang, il fit prendre à sa monture un sentier étroit et tortueux qui descendait dans la plaine et aboutissait directement à la place du village d'Ablon.

Le comte était tellement absorbé par ses pensées, qu'il ne remarqua pas une figure blanche, penchée entre deux créneaux, et qui le suivait avidement du regard.

Ce fantôme aux formes sveltes et vaporeuses était Mlle Diane de Saint-Hyrem.

Quel intérêt si grand avait cette jeune fille à surveiller ainsi les démarches du comte? C'est ce qu'elle seule aurait pu dire. Ce charmant démon n'avait d'autre confident que lui-même.

Olivier du Luc s'en allait paisif, laissant à son cheval le soin de le conduire.

Il avait trente et un ans, nous l'avons dit; sa famille, originaire du Limosin, avait toujours exercé une certaine influence dans sa province pendant les troubles qui, depuis près d'un siècle, agitaient le royaume.

Son père, à sa mort, arrivée deux ans auparavant, lui avait laissé une fortune colossale pour l'époque et lui, jeune, riche,

aventureux, il n'était rien ni dans son parti, ni parmi les catholiques, il sentait s'éveiller dans son cœur l'ambition et peut-être encore un autre sentiment, car lui-même ne se rendait pas un compte exact des diverses émotions qui, tour à tour, l'agitaient.

Maintenu sous une discipline sévère par le vieux comte, caractère entier, esprit dominateur, n'admettant ni contradictions, ni observations; lorsque le jeune homme se trouva maître de sa personne, il était trop tard déjà pour modifier en lui des habitudes de faiblesse depuis trop longtemps contractées.

Bien que doué d'une bonté rare, d'une loyauté à toute épreuve, d'une bravoure téméraire, toutes qualités précieuses, sans contredit; accoutumé dès son enfance à suivre une impulsion étrangère, à subir une volonté qui n'était pas la sienne, il doutait de lui-même, et, conséquences fatales de ce fait, il était inquiet, soupçonneux et surtout irrésolu. Changeant, malgré qu'il en eût, d'avis au premier mot, au premier signe, et par suite de cette faiblesse étrange dont nous ayons déjà donné plus haut la preuve, se rangeant souvent à contre-cœur et en enrageant contre lui-même à l'opinion de la personne qui prenait hardiment l'initiative dans une discussion; si futile ou si grave que fût cette discussion.

En ce moment le comte était en proie à une anxiété extrême; plus il se rapprochait du village, plus cette anxiété augmentait, plus il se sentait indécis, gêné et mal à l'aise.

Jamais il n'avait eu la pensée de se rendre chez le comte de Chermont qui ne l'avait invité à aucune chasse; sans l'intervention de Diane de Saint-Hyrem, Dieu sait comment il se serait tiré de son mensonge si laborieusement élaboré; cependant, maintenant qu'il était libre d'agir à sa guise, complètement maître de ses actions, il en voulait d'abord à lui-même de sa maladresse, ensuite à la jeune fille, pour être intervenue, et enfin à sa femme qui, pensait-il, s'était trop vivement rangée à l'opinion de Diane de Saint-Hyrem; vivacité dont il cherchait les motifs; car, avec sa manie de toujours soupçonner une raison cachée aux actions les plus simples, aux mots les plus frivoles, le comte en était arrivé à ce point de douter de tout, même de l'amour si pur et si naïvement vrai de sa femme, que malgré, ou peut-être à cause de cela il aimait éperdûment.

Tel était le comte du Luc, sur le caractère duquel nous nous sommes étendu un peu trop peut-être, mais qu'il était important que nous fissions bien connaître, avec ses grandes qualités, ses misérables défauts qui lui composaient une nature malheureuse entre toutes, en cela qu'il était lui-même le principal, ou plutôt le seul agent de sa propre infortune.

Lorsque le comte eut atteint le pied de la colline, il ne se détourna ni à droite, ni à gauche; mais excitant son cheval, il se dirigea au grand trot vers l'auberge située au centre de la place, et dont les fenêtres étaient vivement éclairées.

Au bruit des fers résonnant sur les cailloux pointus, la porte s'ouvrit et une espèce de valet parut. Il faisait un clair de lune magnifique; en reconnaissant le comte, le valet ôta respectueusement son bonnet et se hâta de tenir la bride.

Olivier mit pied à terre.

— Garde mon cheval, Benjamin, dit-il avec bonté, je n'en ai là-dedans que pour quelques minutes.

Et il entra dans l'auberge.

La grande salle dans laquelle pénétra le comte, bien que très-éclairée, ne contenait aucun buveur; mais seulement l'hôtesse assise derrière son comptoir et une pratique, le soldat que nous avons vu arriver dans le village à la tombée de la nuit. Celui-ci était

installé devant une table, ses pistolets et son énorme rapière placés près de lui ; il soupait de grand appétit d'une gibelotte de lapin plus ou moins authentique et d'une friture qu'il arrosait amplement du contenu d'un énorme pichet de certain vin du cru, aigre à faire danser les chèvres, mais que le vieux soldat buvait, non-seulement sans faire la grimace, mais encore, à ce qu'il paraissait, avec un véritable plaisir. Tous les goûts sont dans la nature.

En apercevant le comte, l'hôtesse se leva et accourut au-devant de lui avec les démonstrations du plus profond respect. Le soldat releva en même temps la tête, jeta un regard indifférent sur le gentilhomme, puis, sans plus s'en occuper, il reprit activement son souper interrompu.

— Vous ici ! monsieur le comte, s'écria vivement l'hôtesse.

— Chut ! Madeleine, répondit-il en posant un doigt sur sa bouche ; ne prononcez pas mon nom ; où est votre père ? il doit m'attendre.

— C'est vrai, monseigneur.

— Encore ? fit-il en souriant.

— Pardonnez-moi, monsieur.

— Bien ! mon enfant, servez-moi un pot de cervoise, là, sur cette table ? dit-il en désignant une table placée du côté opposé à celle occupée par le soldat, et priez le bonhomme de me venir trouver.

— Ici, monsieur ?

— Oui mon enfant.

— J'y cours, monsieur.

Et elle s'échappa, légère comme un oiseau.

Le comte s'assit ; par contenance il remplit son gobelet.

— C'est gentil, une jeune fille, dit le soldat sous ses épaisses moustaches, s'est lesté, frais et rieur comme une matinée de printemps. Eh ! eh ! la vue d'une jolie fille me regaillardit !

Comme ces paroles pouvaient ne pas s'adresser à lui et être une simple réflexion humoristique, le comte se dispensa d'y répondre, mais il se mit, pour tuer le temps, à examiner ce singulier personnage auquel jusque-là, il n'avait accordé qu'une attention fort médiocre.

Voici quel fut le résultat de cet examen :

Ce soldat était un solide gaillard qui devait, le cas échéant être un rude compagnon.

Sa taille élevée était bien prise, ses épaules larges, ses formes nerveuses ; bien qu'il eût passé le milieu de la vie, il semblait ne rien avoir perdu de sa force musculaire, qui, à en juger sur l'apparence, devait être presque athlétique.

Sa physionomie mêlée d'audace, d'astuce, de franchise, de finesse et d'insouciance, était celle d'un vieux routier qui s'est trouvé à mainte batailles, où il a cent fois joué avec la mort, en gagnant plus de horions et de philosophie que de richesses ; son teint bruni, sa peau parcheminée, ses yeux gris pleins d'éclairs et son nez recourbé en bec d'oiseau sur ses longues et épaisses moustaches, lui donnaient une expression singulière qui, cependant, n'avait rien de répulsif.

Son costume était des plus simples : son feutre, orné d'une plume ternie et passée, gisait auprès de sa rapière à forte garde, dont la lame longue, étroite à double tranchant, était également bonne à frapper d'estoc et de taille.

Cette arme redoutable était passée dans un ceinturon de buffle à boucle d'argent qui soutenait aussi une dague de plus de dix-huit pouces de long.

Il portait une légère cuirasse dite hausse-col sous laquelle il avait un justaucorps de buffle, fripé et noirci par l'usage ; des

chausses ou grègues en gros drap bleu dont l'extrémité inférieure disparaissait dans ses immenses bottes fortes, garnies d'énormes éperons en fer ; un large manteau d'une couleur qui avait dû primitivement se rapprocher du gris de fer mais auquel la pluie, le soleil et les divers usages auxquels sans doute il avait été employé, avaient donné une teinte indéfinissable, était proprement plié et placé auprès du feutre, entre les pistolets et la rapière.

En somme, tout en se complaisant dans son examen, le comte ne put s'empêcher de songer à part lui que cet homme était un de ceux qu'en voyage on préfère avoir avec soi que devant ou derrière.

Le soldat avait terminé son souper en engloutissant d'un trait une énorme rasade.

Après avoir poussé un hum ! sonore, et fait claquer sa langue avec satisfaction, il sortit une pipe à tuyau microscopique, noire comme de l'encre, d'une poche de ses grègues, la bourra, battit le briquet, l'alluma et la plaça au coin de ses lèvres avec cette expression de béatitude d'un homme qui se prépare, dans un repos complet, à digérer un excellent repas. Presque aussitôt il fut enveloppé d'un nuage de fumée bleuâtre au milieu duquel il disparut presque tout entier.

Le comte se sentait attiré presque malgré lui vers ce singulier personnage auquel il se préparait à adresser courtoisement la parole lorsque l'entrée de l'hôtelier, amené par sa fille, changea le cours de ses idées et le rappela brusquement à ses propres affaires.

La jolie Madeleine fut se replacer derrière son comptoir, tandis que son père se dirigea en toute hâte vers son seigneur devant lequel il s'arrêta, le bonnet à la main.

— Eh bien ? lui demanda le comte.

— J'ai obéi aux ordres que vous m'aviez donnés, répondit l'hôtelier.

— Tu as vu l'homme ?

— Je l'ai vu, oui, monseigneur.

— Que t'a-t-il dit ?

— Rien qui vaille. Tenez, franchement, monseigneur, avec tout respect que je vous dois, j'aimerais mieux que vous chargiez un autre de semblables commissions.

— Pourquoi cela ? demanda le comte dont les sourcils se froncèrent.

— Parce que, toujours avec votre permission, monseigneur, je ne crois pas un mot de tout cela. Cet homme est un aigre fin, un brelandier, et pas autre chose. D'ailleurs, il fréquente certaines compagnies qui sont loin d'être honorables.

— Mais tu sais bien, vieil entêté, qu'il travaille pour un autre.

— Soit ! monseigneur, alors, à mon avis, le maître ne vaut pas mieux que le valet.

Cette conversation avait lieu à voix basse. Le comte sembla réfléchir, puis il reprit tout haut :

— A la rigueur, c'est possible ; peut-être as-tu raison.

— J'ai raison, sûrement, monseigneur.

— Dans tous les cas, je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

— Monseigneur veut aller à Paris ?

— J'y vais à l'instant.

Le front de l'hôtelier se rembrunit.

— Pardonnez à un vieux serviteur de votre famille, monseigneur, à un homme qui vous a vu naître et qui vous aime.

— Je le sais, Bernard, reprit Olivier avec bonté ; pourquoi hésiter ? parle, je t'écoute

— Monseigneur ferait mieux de demeurer à Mauvers ; souvent on se repent d'avoir...

— Assez, Bernard, assez ! interrompit-il vivement. Je pars pour Paris, il le faut ; mais tranquillise-toi. D'autres intérêts plus graves exigent ma présence à la ville ; je ne m'occuperai en aucune façon de cette affaire, je te le promets, à moins que le hasard ne m'y oblige.

— Que votre volonté soit faite ! monseigneur ; vous êtes le maître, je ne puis, moi, quo vous obéir.

En ce moment, le soldat dont la pipe était probablement fumée, en frappa la noix sur le coin de la table, pour en faire tomber la cendre.

— La fille cria-t-il en même temps.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE II

LA COMTESSE FÉDORA ET SA SUIVANTE—(Suite).

Instruite, sérieuse et spirituelle à la fois, d'une persévérance à toute épreuve, et surtout très-habile dans l'art d'atteindre son but, la gouvernante, choisie ou plutôt prise au hasard par le comte pour élever sa fille, avait tout mis en œuvre pour gagner le cœur de son élève, se faire une position dans cette maison pour un avenir qu'elle se ménageait de longue-main, et y était facilement parvenue.

Kourdoukof lui-même n'avait pas pu échapper à l'influence extraordinaire de cette jeune fille ; lui qui ne respectait personne, se modérait en présence de l'institutrice dont, malgré lui, il sentait l'incontestable supériorité.

Complaisante, mais toujours froide, elle possédait l'immense supériorité que donne le calme sur la violence. Ses idées en politique et en religion n'étaient pas les mêmes que celles du comte, mais outre qu'il tenait peu aux siennes, il aimait à entendre la sibérienne discuter avec le pope, qu'il payait en le méprisant et dont il se faisait un plastron.

C'était cependant ce pope qui, chaque semaine, donnait à Fédora une leçon d'instruction religieuse ; l'institutrice assistait silencieuse à la conférence, mais, quand le maître était sorti, elle savait très-bien tourner le professeur et sa doctrine en ridicule.

Quelquefois, lorsque le comte était en belle humeur, il invitait le prêtre à sa table et se plaisait à le mettre aux prises avec Nadiège, c'est ainsi qu'elle se nommait. Ignorant comme presque tous les membres du bas clergé russe, celui-ci se sentait bientôt réduit au silence. A peine avait-il répondu à une question faite par le seigneur, que l'institutrice, sous prétexte de s'instruire, posait quelque objection subtile, ou accumulait des questions insidieuses, à l'apparente simplicité desquelles Grégor Matevitch se laissait prendre et dans le réseau desquelles il ne tardait pas à s'empêtrer de telle façon qu'il finissait par se couper à chaque phrase. Nadiège reprenait alors la thèse pour son propre compte, prouvait le pour, prouvait le contre, faisait dire blanc et noir à son adversaire, et puis partait d'un éclat de rire, en lui

prouvant clair et net que sur la même question il soutenait des opinions diamétralement opposées.

Enfant, Fédora s'intéressait peu à ces tournois théologiques, mais à mesure que sa raison se développait, ces discussions produisaient sur elle un effet qui ne pouvait être que désastreux pour sa foi, et se demandait ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans une religion n'enseignant que des choses tellement incertaines qu'un prêtre même était forcé d'en avouer la fausseté.

Fille d'un père catholique de nom, mais parfaitement indifférent, d'une mère protestante et, par conséquent, élevée dans la religion grecque en vertu de la loi russe qui au cas où les parents ne sont pas de la même religion, leur impose l'obligation de faire enseigner à leurs enfants la religion grecque qui est celle de l'Etat, Nadiège, habituée à regarder tous les cultes comme également absurdes et gênants, les méprisait également, n'admettant que les lumières de sa raison, n'admettait que cette négation de croyance à laquelle les incrédules modernes ont donné le nom de libre-pensée.

De la révolte contre Dieu à la révolte contre l'autorité, il n'y a qu'un pas ; elle l'avait franchi.

Nihiliste par tempérament, la jeune fille avait été poussée plus avant dans cette voie par une cruelle injustice.

Une dénonciation calomnieuse, portée contre son père par un concurrent jaloux de la prospérité d'un commerce auquel il avait vainement tenté de faire concurrence, causa la ruine de sa famille.

Arrêté et emprisonné sur cette dénonciation, puis jugé par un tribunal acheté à prix d'or par son rival, le malheureux s'était vu traîner en Sibérie avec sa femme et sa fille, dépouillé de sa fortune et condamné aux plus rudes travaux.

Victime et témoin de cette iniquité, habituée à entendre les violentes récriminations des exilés contre un gouvernement dont quelques-uns à raison, la plupart à tort, prétendait avoir à se plaindre, Nadiège, après la mort de ses parents, était revenue le cœur ulcéré, pleine de mépris pour les hommes, de haine pour l'ordre de choses établi, sans autre religion que sa rancune, sans autre espoir que celui d'une révolution prochaine qui vengerait les opprimés et punirait les oppresseurs.

Quand l'âme est malade à ce point, elle ne se contente pas d'attendre ce qu'elle appelle la réparation, elle la prépare, elle la pousse à la révolte, elle la prêche.

Devenue institutrice parce qu'elle avait besoin de travailler pour vivre, Véra la Sibérienne s'était occupée avec une tenacité grande à déverser dans le cœur de son élève tout le fiel qui remplissait le sien. Elle comptait en effet que l'appui de Fédora pourrait, un jour, être très-utile à un parti qui, depuis les dernières années de l'Empereur Nicolas, commençait à prendre racine dans un pays défendu jusqu'alors contre les révolutions par la puissante barrière de la foi profonde du peuple russe et par son amour pour ses souverains.

Intelligente, tenace comme elle l'était, séduisante même quand elle le voulait, maîtresse absolue de la jeune fille abandonnée à sa direction, Nadiège ne pouvait pas manquer de réussir dans ses projets.

L'enfant était simple, crédule, aimante, rêveuse et facilement impressionnable, comme le sont souvent les natures du Nord. La Sibérienne ne se trompa point à cette physionomie calme, à ces grands yeux bleus dont le regard paraissait dormir parce qu'il se tournait au dedans ; elle savait qu'il n'y a pas eu plus trompeuse que celle qui semble ne réfléchir que le ciel. Elle étudia

son élève, sonda tous les replis de son âme, exalta sa sensibilité, se rendit maîtresse absolue de son cœur, en étouffa tous les sentiments religieux qui seuls auraient pu faire obstacle à ses desseins, en élagua tous les principes de vraie morale avec le même soin qu'un jardinier apporte à couper certains rameaux sur un jeune arbre, pour lui donner une direction choisie d'avance, et peu à peu remplaçant la foi par un mysticisme vague mais plein d'un charme trompeur, la força, sans qu'elle s'en aperçut, à se tourner vers le Nihilisme, comme l'arbrisseau vers le soleil et la lumière.

A dix-huit ans la comtesse Fœdora, sceptique, pleine de dégoût pour ce qu'elle appelait les superstitions religieuses, de mépris pour les institutions civiles, qu'elle ne connaissait que par leurs abus vrais ou supposés, mais toujours habilement exagérés, d'enthousiasme irréfléchi pour les soi-disant penseurs philanthropes se donnant la mission de régénérer la Société, réalisait complètement l'idéal que s'était proposé la funeste Sibérienne en arrivant à Kousminki.

De tout cela, Kourdoukof s'occupait fort peu ; sa fille était remarquablement belle, instruite, musicienne consommée, avait quelque chose de froid et de hautain qui lui donnait un cachet de distinction, elle lui ferait honneur dans le monde officiel. Que lui importait le reste ?

D'ailleurs n'était-il pas de bon ton dans la haute société de froder les actes du gouvernement et d'afficher ce même scepticisme railleur dont les grands seigneurs français se targuaient au XVII^e siècle ? Vraiment il eut été bien honteux de voir sa fille dévote, à la façon de la vieille comtesse Tetianna, souvenir démodé des grandes dames bigotes du temps de l'empereur Nicolas, proclamé inoubliable et pourtant si oublié.

Un jour cependant il trouva les idées de Fœdora un peu trop avancées, il voulait la marier de bonne heure, et, pour la faire connaître sans se donner le souci de la conduire dans le monde, avait résolu de la faire agréer comme demoiselle d'honneur à la cour.

Au premier mot qu'il lui en dit, elle refusa absolument ; lui s'emporta, elle résista, alors il fit une scène de violence, lui déclara qu'il entendait être obéi, la menaça de la déshériter, jura, blasphéma, et comme tous les gens violents, finit par céder.

Le succès de son fils Maxime, nommé lieutenant au régiment des Chevaliers-Gardes deux ou trois jours plus tard, lui fit oublier cette contrariété, et il partit pour Pétersbourg pour célébrer, par un grand banquet, cet heureux événement. Il n'en revint pas ; un excès de goutte remontée, suite de cette orgie, l'emporta en quelques heures.

Ses enfants lui firent de magnifiques obsèques, portèrent son deuil très-correctement et se montrèrent convenablement affligés ; le monde n'en demanda pas d'avantage. On parla peu de sa mort, beaucoup de son héritage ; il laissait douze millions, dont dix à son fils, les deux autres à sa fille.

Quelque inégal que fut le partage, le lot de Fœdora était de beaucoup plus fort qu'on ne s'y attendait, et qu'elle n'avait droit d'y compter dans un pays où les filles n'ont plus souvent pour dot que leurs beaux yeux.

Beaucoup de mères de famille, qui jamais n'avaient songé à la petite Kourdoukof, commencèrent à s'occuper sérieusement de mademoiselle Fœdora, dont les deux millions devinrent l'objet de bien des convoitises.

Mais elle n'était pas pressée de se donner un maître, et Nadiège avait ses raisons pour la fortifier dans ses idées d'indépendance. Toutes deux cependant étaient venues habiter Péters-

bourg à cette époque, non pour se chercher un mari comme on le disait dans le monde, ou pour se rapprocher de Maxime comme lo prétendait Fœdora, mais en réalité pour y suivre de plus près les progrès du Nihilisme naissant, s'y faire secrètement affilier à la secte, en un mot jouer le rôle de conspirateur, comme lo firent, en France, les grandes dames au temps de la Ligne et de la Fronde, mais en s'y entourant d'un profond mystère, si bien gardé, quo lo général Pankratief, nommé curateur des biens de la jeune fille encore mineure, ne se doutait même pas quo Fœdora ne fut pas la plus fidèle des sujettes de l'Empereur, alors quo déjà depuis près de deux ans elle entretenait des relations suivies avec lo parti de la révolution.

CHAPITRE III.

EN WAGON

En wagon les deux femmes causaient.

— Eh bien ! sœur, es-tu satisfaite de ta journée, demandait Fœdora à sa compagne, qu'en tête à tête elle tutoyait, comme doit lo faire tout vrai nihiliste pour lequel, aucune autorité n'existant, il peut y avoir dans le monde ni supérieur, ni inférieur.

— Oui et non, répondit Nadiège, les discours quo nous avons entendus, sans être vues, no me satisfont qu'en partie.

— Celui de Tehto-to Koy était pourtant splendide ; as-tu remarqué cette phrase magnifique : " Couchons-nous, nous-mêmes, sous les décombres, couvrons-nous de la sainte terre comme d'un linceuil, et pleins de confiance dans nos successeurs, écrivons-nous : notre tâche est finie !... " Vraiment il me semblait entendre Spartacus haranguant les esclaves révoltés, sur les sommets fumant de l'Étna ! J'en ai été toute remuée.

— Veux-tu quo je te l'avoue, Fœdora, Spartacus m'aurait beaucoup plus ému.

— Pourquoi cela ?

— Le sénat romain ne lui avait pas fait remettre, lo matin où il prononça sa harangue, les décorations de commandeur de Sainte-Anne, et lo soir il ne quittait pas précipitamment ses compagnons pour aller assister en plat courtisan au bal du proconsul.

— Tu es injuste, Nadiège ; lo patriote Doubina, comme nous tous, est contraint à la dissimulation ; la ruse est une arme de guerre. Ne m'as-tu pas dit cent fois quo le mensonge est louable quand il sert lo parti, et si notre cher professeur flatte lo pouvoir, ne pourrait-il pas dire comme je no sais plus quel héros :

" J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer "

— Je préférerais, moi, étouffer d'abord, quitte à embrasser ensuite, répliqua la Sibérienne, avec un accent si âpre et si sec quo son amie en tressaillit.

— Tu n'est pas une femme, toi, murmura la jeune fille après un moment de silence.

— Oh ! reprit Nadiège, il y a femme qui est capable de penser et d'agir, quo la vue du sang ne trouble pas, qui ne recule pas devant le devoir, ce devoir passât-il pour un crime aux yeux des imbéciles ; ces femmes-là l'histoire sait leur nom, elles s'appellent : Judith, Charlotte Corday, Véra Sassoulitch, et elles valent mieux que des hommes.

— Pauvre Véra, elle est en prison en ce moment ! Que va-t-il lui être fait ? soupira Fœdora.

— Eh ! qu'importe, s'écria Nadiège ; son sort n'est-il pas lo

plus enviable ? Elle a l'aureole du courage. Seule, sans complices, alors que des hommes indignes de porter ce nom, après avoir, à huis clos, prudemment cachés au fond d'une cave à double issue, dans un quartier désert, pendant les ténèbres de la nuit secourable, jugé le scéléra Trépot, ce vil sbiro de l'autorité despotique, et l'avoir condamné à mort, tremblaient à la seule idée de l'affronter, dix contre un, dans un carrefour isolé, elle, sobre de paroles, mais vaillant de cœur, seule dans la rue, en plein jour, au milieu de gardarmes, a marcher contre lui et ne l'a malheureusement que blessé d'un coup de revolver. A présent, elle sera interrogée, torturée, condamnée à la mort, ou, ce qui est pire, à la Sibérie. Tant mieux ! elle n'avait que l'aureole de l'héroïsme, elle y ajoutera celle du martyre. Je ne la plains pas, je lui porte envie.

Fœdora ne répondit pas. Sans doute elle avait fait de grands progrès dans les idées révolutionnaires ; plus enthousiaste que son amie, elle serait même allée plus loin en théorie, mais elle était encore trop sensible, l'idée de tuer l'épouvantait et tout autre que Nadiège eut désespéré de l'habituer à l'odeur du sang.

Habile dans l'art de dissimuler, celle-ci, sans montrer le moins du monde l'impatience que lui causait la sensiblerie de la jeune fille, reprit :

— Je te connais trop, chère sœur, pour ne pas comprendre que le sort de notre Véra ne t'émeuve vivement, cependant ne t'offraye pas, non-seulement cette moderne Judith ne mourra pas, non-seulement elle ne sera pas condamnée à la déportation, mais encore elle sera acquittée par les juges, rendue à la liberté et à ses amis.

— Puisses-tu dire vrai, je le souhaite cependant beaucoup plus que je ne l'espère, son coup de pistolet a eu trop de retentissement en Russie et même à l'étranger pour que le gouvernement ne veuille pas faire un exemple, et, dernièrement, le général Timatchef disait à mon tuteur qui me l'a rapporté : « Le revolver de cette folle a fait coup double, il a blessé le grand-maître de police et tué le Nihilisme. Sa Majesté est indignée ; jusqu'à présent elle avait épargné cette tourbe d'hallucinés, les croyant inoffensifs, aujourd'hui qu'ils deviennent enragés et commencent à mordre, elle va les poursuivre de toutes les rigueurs de la loi. »

— Ah ! vraiment, il a dit cela, Timatchef ; tant mieux, s'écria Nadiège avec un éclat de rire strident, il ne pouvait pas me faire un plus grand plaisir, je suis charmée de voir que je jugeais mal notre plus implacable ennemi, je lui attribuais la finesse d'un vieux renard et je m'aperçois que c'est un niais, tout ce qu'il y a de plus niais.

— C'est l'âme de la troisième section et le plus rusé policier de l'Empire, dit-on, observa Fœdora.

— Qu'on le dise, c'est possible, qu'il le soit, voilà ce que je nie ; notre parti était perdu s'il n'était parvenu à faire parler de lui, à éveiller les li-niers de la plus haute police. Aujourd'hui, en le surveillant, elle lui rendra l'énergie ; en nous poursuivant elle décuplera nos forces. Au nom du Nihilisme, que l'indifférence publique aurait tué, je vote des remerciements à son persécuteur, car il va attirer sur nous l'attention, et de l'attention à l'intérêt il n'y a qu'un pas.

— Crois-tu donc que, depuis son origine, le parti n'ait pas fait de progrès ?...

— Progrès à la façon des tortues ou plutôt des écrevisses ; car, après avoir marché en avant pendant quelque temps, nous commençons à retourner en arrière. Le Jubilé même de Tchto-

to-Koy en est une preuve, et le gouverneur, en venant promener insolemment ses grosses épaulettes à la réunion de ce matin, n'avait-il pas l'air, je te le demande, de dire à tous les assistants : Voyez-vous ces habits rapés, ces cheveux courts et ces lunottes bleues, ce sont des bouffons très-amusants.

— C'est un peu exagéré.

— Si peu exagéré que moi, qui ne suis pas précisément des amis de sa très-illustre Clarté, je partage complètement son opinion sur la nullité ridicule de ce fameux comité soi-disant révolutionnaire, affublé du nom aussi prétentieux que grotesque de : « Comité moscovite de la société cosmopœtique des gardiens des vraies lumières, autorisé par tous les comités pour démontrer les causes de l'inactivité de la société russe. » Ouf ! Est-ce assez long, assez ampoulé, assez prétentieux, assez vide. Ce nom seul est un vrai certificat d'imbécillité que se décernent par leurs propres mains ces pîtres Cosmopœtes. Il est temps que cela finisse, le temps des phrases ronflantes et des théories impossibles est passé. Pour sauver la Russie, il faut des hommes d'action et non pas des doctrinaires.

— Les hommes d'actions sont rares, observa la comtesse.

— Dans un pays qui se meurt, répliqua la Sibérienne, changeant tout-à-coup de ton. Mais la Russie ne périra pas, elle a une mission à remplir. c'est elle qui doit sauver le monde. Pour la réveiller de sa torpeur, que faut-il ? une brusque impulsion, un vigoureux élan, pas davantage.

— Sans doute, mais qui les donnera ?

— Nous ! riposta Nadiège d'un air inspiré, nous, en imitant Véra, qui, la première, a eu l'audace de lancer le défi à la face de nos oppresseurs ; nous, que les hommes suivront en masse dès que nous ferons un pas en avant. Il faut que le tzar cesse d'être le dieu d'un peuple d'esclaves, il nous provoque en voulant venger son général gardarme ; à cette provocation je réponds par une déclaration de guerre, moi Nadiège, la fille du Sibérien. L'heure de l'expiation est sonnée. Bourreau de mon père, il faut que ton trône s'éroule dans la boue et le sang sous le talon des enfants de tes victimes ; il faut que justice soit faite de ta race ; il faut que la Russie humiliée lève son front et dise : Je ne serai plus esclave. Fœdora, veux-tu travailler avec moi à la réhabilitation de la patrie, au bonheur de tes frères, à l'avènement de la liberté du genre humain ?

Exaltée par cet appel pathétique, enthousiasmée par la creuse sonorité de ces grands mots en usage dans le vocabulaire des prétendus réformateurs, la romanesque comtesse enlaça son amie de ses deux bras en s'écriant :

— Je serai digne de toi, ma Judith ; marche, je te suivrai, j'en fais le serment.

(A CONTINUER.)

« LE FEUILLETON ILLUSTRE »

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 pourcent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Bolton 1898, E. de P., Montréal.

160, Rue St. Gabriel